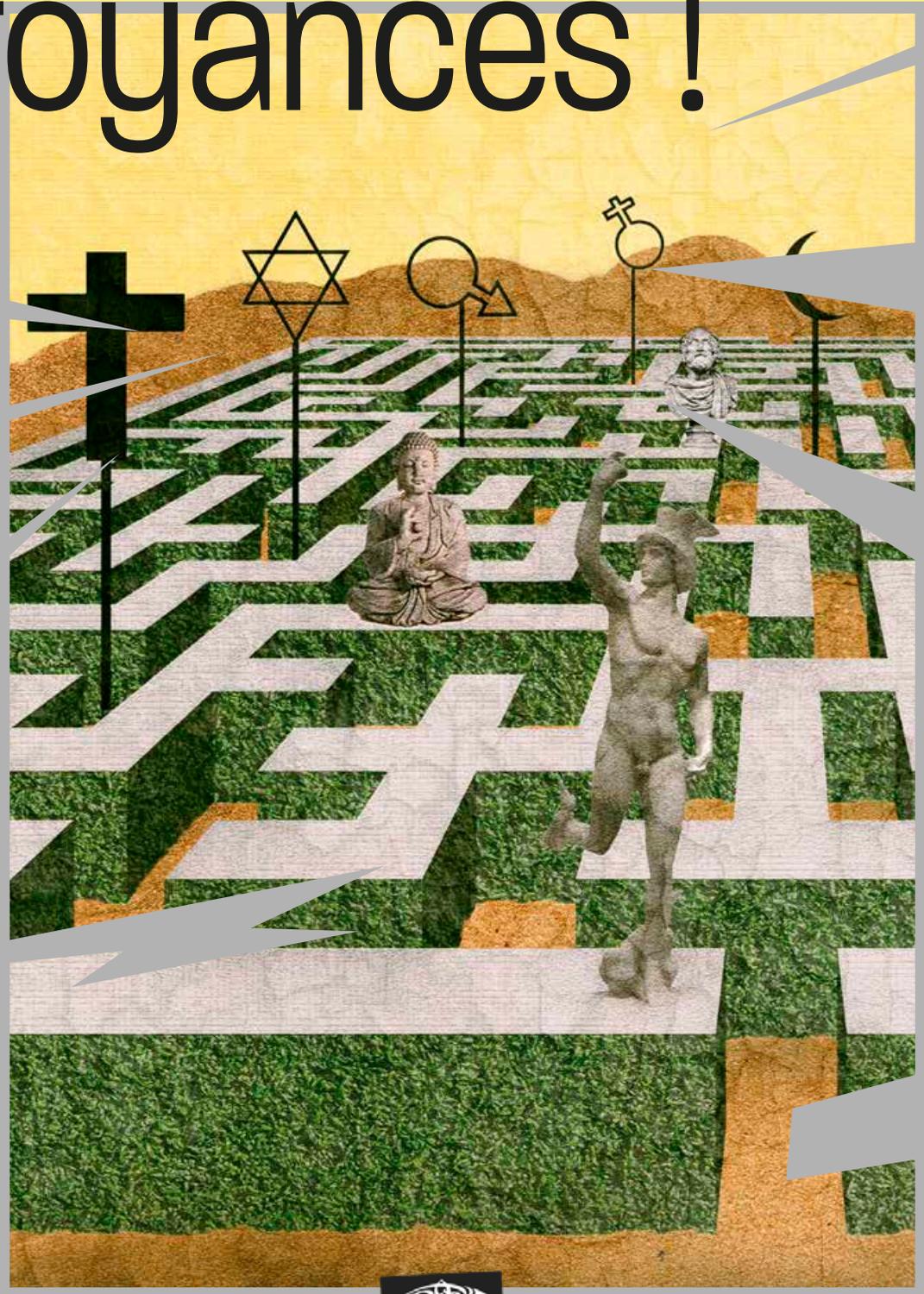


Sacrées croyances !



**Rencontres
d'Averroès**

Penser la Méditerranée
des deux rives

18 - 21 nov.

2021



28^e édition

Rencontres d'Averroès

18 - 21 nov. 2021
Marseille

Penser la Méditerranée des deux rives

Tables rondes et débats
Théâtre de La Criée



Concerts
Orpheus XXI
Orchestre national
de Barbès
Raphaël Imbert,
Bach Coltrane

Croyances et sacrés entre Europe et Méditerranée

Photographie : Franck Pourcel • Graphisme : Adrien Bargin



ÉDITO

« Rien ne peut décourager l'appétit de la divinité au cœur de l'homme »

(L'homme révolté, Albert Camus)

Si pour Albert Camus la religion est un symbole de servitude, condamnant les hommes à avancer poings liés, la croyance a inévitablement sa place dans la vie de chacun. Selon lui, elle doit entraîner l'action pour être utile, pour donner à chacun un objectif dans son existence. La foi ou le sacré sont des termes qui n'ont plus le goût de la nouveauté. Ils parviennent pourtant à se réinventer au fil des siècles. Nos sociétés, européennes comme méditerranéennes, se sont construites autour de ces notions, créatrices d'identités. Une histoire commune, donc, autour de termes changeants au rythme des époques.

Difficile d'aborder la croyance sans évoquer les religions. Issues du mot *religare*, synonyme de lien, elles sont ce qui nous relie et qui nous divise. Une connexion qui s'établit entre l'homme et le divin, pour devenir un partage commun. Les débats actuels autour du fondamentalisme, de l'antisémitisme ou de l'islamophobie les propulsent dans une actualité brûlante incontournable. Si Dieu est mort pour Nietzsche, les États théocratiques perdurent et les tendances intégristes nous prouvent que là n'est pas la fin de la religion.

L'acte de foi ne se résume pourtant pas à la dévotion religieuse. La perception individuelle d'une évidence s'y retrouve également. Le sentiment d'appartenance à une culture, à une histoire commune, tout comme la volonté de défendre des valeurs sont autant d'éléments qui créent du lien de part et d'autre de la Méditerranée. Les questions liées à la mémoire, notamment, sont essentielles. Les débats autour du statut des harkis, ou encore de la responsabilité de la France vis-à-vis des événements du 17 octobre 1961 à Paris font encore couler de l'encre. Que penser alors de la mémoire, si celle-ci est fracturée, étudiée de façon différente d'un pays à un autre ? Peut-on considérer la mémoire comme sacralisée,

hors d'atteinte ? Des questions qui ne datent pas d'hier et qui continueront de se poser dès lors que des individus porteront une histoire particulière dans leur cœur.

Aujourd'hui, le sacré s'incarne aussi bien dans les tribunes du stade Vélodrome que lors de célébrations religieuses telles que Noël, Hanoukka ou l'Aïd al-Adha. Il dépend d'une interprétation intime. Cette 28^e édition des *Rencontres d'Averroès* nous permet d'aborder les éléments qui appartiennent à notre quotidien, comme une toile de fond qui éclaire discrètement notre vie. Devant des termes qui ne connaissent pas de définition fixe, la richesse se trouve dans les tentatives d'en dessiner les contours.

MARIE MICHELET

Au programme :

Du **vendredi 19 au dimanche 21 novembre**, le **Théâtre de la Criée** accueille les quatre tables rondes.

◆ 1^{re} table ronde : Croire en l'un ?

Le **vendredi 19 à 15h**, nous interrogerons ce qui nous unit. Face aux interprétations multiples des textes sacrés, quel avenir pour les religions ?

◆ 2^e table ronde : Croire en l'histoire ?

Le **samedi 20 à 10h**, nous étudierons les tournants pris par notre société vis-à-vis de la mémoire, ainsi que les moyens mis en œuvre pour construire notre passé.

◆ 3^e table ronde : Croire en la vérité ?

Le **samedi 20 à 15h**, la place de la certitude sera au centre des débats. Alors que les notions de post-vérité et de complotisme sont devenues récurrentes, comment encore avoir confiance ?

◆ 4^e table ronde : Croire en la liberté ?

Le **dimanche 21 à 11h**, nous questionnerons les limites supposées ou imposées de la liberté. Face à l'effondrement des grands mythes et l'incertain de l'avenir, comment être libre ?

UNE PUBLICATION DE ZIBELINE, MENSUEL CULTUREL RÉGIONAL

Produit par **SciencesPoAix** en partenariat avec les **Rencontres d'Averroès**

BP 90007 13201 Marseille Cedex 1
Dépôt légal : janvier 2008 ISSN 2491-0732

Rédactrices : Camille Buonanno, Eva Cohen, Marion Durand, Claire Frentz, Anaëlle Hédouin, Marie Michelet, étudiantes en Master de journalisme à SciencesPoAix

Directrice de publication : Agnès Freschel

Maquette : Philippe Perotti

Un Dieu, trois interprétations ?

Avant de s'appeler Méditerranée, les romains l'appelaient *mare nostrum*, notre mer, symbole s'il le fallait de la conscience d'un bassin aux appartenances multiples, lieu d'échange et de mélange des civilisations. C'est aussi là que sont nées et se sont rencontrées les trois grandes religions monothéistes : judaïsme, christianisme et islam. Si ces trois religions sont présentées comme provenant d'une même source, c'est aujourd'hui plutôt leurs divisions qui agitent le débat public.

Dans un ouvrage intitulé *Dieu, une enquête* (Flammarion, 2013), écrit avec l'anthropologue Dionigi Albera, l'historienne des religions **Katell Berthelot**, intervenante de la première table ronde « *Croire en l'Un* », revient sur la spécificité des croyances monothéistes.

Les religions du Livre

De nombreuses pratiques religieuses s'appuient sur des textes qui présentent des narrations simples permettant au croyant d'assimiler les dogmes et les pratiques rituelles de sa religion. Cependant la Torah, la Bible ou le Coran se veulent être plus que de simples supports « pédagogiques », ils sont la retranscription matérielle dans le monde terrestre de la parole céleste, celle de Dieu. Les livres du monothéisme se distinguent

également par la place centrale accordée à des hommes en apparence ordinaires mais au parcours devenu exceptionnel de par la piété dont ils ont fait preuve : les prophètes. Leurs parcours rappellent constamment aux croyants leurs engagements. Dans *L'aventure monothéiste* (La Découverte,

2015), **Isy Morgensztern** souligne aussi que la place centrale accordée aux livres permet de faire, si besoin, l'économie d'un prêtre ou d'un lieu commun de culte. Même persécuté, un croyant, s'il sait lire, peut vivre pleinement sa foi et celle-ci devient une expérience profondément individuelle.



Katell Berthelot © DR

1^{re} table ronde - Croire en l'Un ?

Les monothéismes à l'épreuve de la lecture des textes sacrés. Une querelle des interprétations ?

Vendredi 19 novembre, 15h Théâtre de la Criée

Animée par **Jean Christophe Ploquin**

Avec **Katell Berthelot, Hela Ouardi, Frédéric Boyer, Guillaume Dye**

Ces éléments font des monothéismes des religions où l'on a une « *valorisation extrême de l'écrit* » pour Katell Berthelot, en témoigne la richesse des reliures monastiques qui suivent une mise en page très précise, dictée directement par le Vatican (codex *Vaticanus*).

Un Dieu pour tous ?

Le livre est aussi un objet qui sert à la diffusion du projet religieux, or ce projet est par nature universaliste. Alors que le polythéisme célébrait une multiplicité de dieux dont beaucoup de divinités locales, propres à une région voire à une seule ville, la reconnaissance d'un Dieu unique implique de le voir comme le Dieu de tout l'univers. Dans un ouvrage dédié aux études de Max Weber sur la question religieuse, le philosophe Julien Freund note les conséquences profondes de cette universalisation due aux monothéismes : « *Le dieu unique rompt avec la diversité de l'expérience humaine, c'est un dieu lointain, omnipotent, omniscient* ». Dès lors, entre les croyants des trois grandes religions monothéistes, le conflit ne survient plus au sujet de l'entité détentrice du pouvoir divin mais bien sur les interprétations et le sens donné au récit biblique. Ainsi, Jésus était-il un simple homme, un prophète ou le fils de Dieu ?

Katell Berthelot résume cette tension en soulignant que les monothéismes sont liés par une interdépendance identitaire. Judaïsme, christianisme et islam proclament l'unicité de Dieu tout en affirmant leurs différences, mais ne peuvent pas penser leur identité sans faire référence à elles.

Cependant les querelles d'interprétation ne s'arrêtent pas aux frontières des monothéismes. Des différends, des fractures peuvent être observés au sein de chacun d'eux, à toutes les échelles. Pour penser le vivre-ensemble, il faudrait alors peut-être partir du principe qu'il y a autant de lectures des textes qu'il y a de croyants et que, comme le dit **Thierry Fabre**, la seule interprétation à bannir est celle qui interdit l'interprétation.

CLAIRE FRENTZ

Tous enfants d'Abraham

Si les trois grands monothéismes sont souvent observés à travers leurs contradictions et leurs désaccords, on en vient parfois à oublier ce qui les rassemble. À commencer par la figure d'Abraham (aussi Abram ou Ibrahim), au premier rang dans les textes sacrés de l'islam, du judaïsme et du christianisme. Celui qui a récemment prêté son nom aux accords de paix signés entre Israël et les Émirats arabes unis, le Bahreïn, le Soudan et le Maroc, aurait été le premier à croire en la parole d'un Dieu unique et à le revendiquer dans un contexte polythéiste. Selon le récit biblique, ce nomade de la cité d'Ur en Chaldée, descendant de Noé, aurait répondu à l'appel de son seul Dieu et entamé un long périple jusqu'à Canaan, la Terre que Dieu lui avait promise, en plus d'une longue descendance.

À l'instar de Jérusalem, ville trois fois sainte, Abraham a beau être un ancêtre commun aux trois grands cultes monothéistes, il occupe néanmoins une place singulière pour chacun. Selon **David Vauclair***, professeur d'histoire contemporaine, le Coran fait de lui un homme « *ni juif ni chrétien* » mais « *un vrai croyant soumis à Dieu* » (Sourate 3 verset 67), le premier véritable musulman en somme. De son côté, la tradition juive veut qu'Abraham soit le père de tous les Juifs, quand le christianisme voit en lui une sorte de précurseur du Christ. Au sujet de ses fils, Ismaël et Isaac (respectivement considérés comme les ancêtres de Mahomet et de Jésus) et de celui qu'il aurait accepté de sacrifier pour Dieu, les interprétations divergent, elles aussi.

Mais malgré la question de l'historicité véritable d'Abraham, et celle des différences dans l'appropriation de sa figure et dans les interprétations relatives à ses descendants, tous l'érigent en symbole et reconnaissent l'héritage fondamental laissé par ce père du monothéisme. Selon l'historien des religions **Odon Vallet**, l'évocation d'Abraham est « *la plus sûre marque d'unité de ces trois confessions* ». Tous d'accord, donc ?

MARION DURAND

**Judaïsme, Christianisme, Islam : points communs et divergences* (Eyrolles, 2016)

François Hartog : Une certaine idée de l'Histoire

Historien et directeur d'études à l'EHESS, **François Hartog** étudie les différentes perceptions de l'histoire, son sens, et la place de ceux qui la transmettent. Son dernier ouvrage, paru en juin 2021 chez Gallimard, *Confrontations avec l'histoire*, est une suite de questionnements adressés à l'Histoire elle-même. S'il n'use pas de majuscule pour la qualifier, c'est que son ouvrage ne cesse de la présenter comme partielle, dès lors que la main qui la retranscrit n'est pas immuable. La figure de l'historien est centrale dans l'ouvrage de François Hartog. La première d'entre elles à apparaître est Hérodote d'Halicarnasse. De ses récits des guerres médiques survient une manière de raconter le monde. *Les Histoires* sont la retranscription de deux principes : il faut voir ce qu'on peut voir et recueillir ce qu'on peut recueillir. Une enquête donc, et une écriture particulière. Cette forme d'étude de l'Histoire a connu de multiples métamorphoses au fil des époques. Aristote en fait une poésie, quand Montaigne à sa suite en fait un tableau de la condition humaine. L'une des particularités de la thèse de François Hartog tient dans sa définition des *outsiders*, historiens qui n'en ont pas l'étiquette. Dans *Confrontations*

avec l'histoire, il les présente comme détenteurs d'une mission commune, un contrat fondateur de l'histoire : « Dire ce qui a été », selon les mots de Paul Ricœur. En critiquant, récusant, reniant l'Histoire sous sa forme supposément figée, ils ont contribué à sa redéfinition. Les historiens sont alors les individus qui écrivent sur leur présent, et qui parfois y participent. Apparaissent, au sein d'une longue liste de noms évocateurs, Albert Camus, Jean-Paul Sartre, Claude Lévi-Strauss ou Michel Foucault. Des auteurs qui ont permis de poser un œil nouveau sur l'histoire, sans en altérer le récit. Claude Lévi-Strauss, au travers de son ouvrage *Race et Histoire*, n'a pas simplement établi une définition du racisme. Sa

croissance profonde en un différencialisme culturel a inspiré les fondements de l'UNESCO. Selon lui, il n'y a pas de hiérarchie à établir entre les cultures,

mais le dualisme condescendant entre le grec ethnocentré et le barbare ne doit pas préfigurer les rapports présents entre le « eux » et le « nous ». La différence ne doit pas être un moyen de domination. L'anthropologue écrit alors l'histoire en entrant en contradiction avec celle-ci.

Ainsi, pour François Hartog l'Histoire s'imprègne de l'époque dans laquelle elle s'écrit. Il était donc essentiel de parler de l'histoire au présent. Un présent



© Marie Michelet

2^e Table ronde - Croire en l'histoire ?

Les sociétés à l'épreuve des philosophies profanes. Vers un nouveau sacré ?

Samedi 20 novembre, 10h Théâtre de la Criée

Animée par **Lucie Delaporte**

Avec **François Hartog, Stéphanie Latte Abdallah, Marc Nichanian, Eyal Sivan**

qu'il qualifie de présentisme et qui s'accompagne de notions telles que celles de *modernité*, de *globalisation* ou de *crise*. Un présent qui selon lui est menacé d'une « *accélération de l'accélération de l'histoire* ». Pour nous éclairer, une injonction datant de l'époque soviétique est sortie des archives : « *Dors plus vite camarade* ». Une formule de dérision qui est pourtant symptomatique d'une époque. Ici, il n'est pas question de manquer de sommeil, mais de parvenir à un

repos toujours plus efficace et concis. Selon lui, le présent est marqué par un phénomène terrible : l'urgence. Il y a urgence partout, et tout le temps. Un fait social total qui amène à l'épuisement généralisé. Le début des années 1970 a ainsi été un point de rupture. Le futur semble se fermer, au travers d'enjeux climatiques dont la résolution paraît improbable et le passé est mis au service du présent. La mémoire, le patrimoine, les commémorations

deviennent omniprésents, traités et sélectionnés en amont pour permettre de mieux percevoir l'immédiat. Son dernier ouvrage est ainsi une façon de présenter la nouvelle condition historique, où « *le présent est devenu la catégorie maîtresse, sinon la seule* ». L'instantanéité conduit l'homme à raccourcir de lui-même sa propre histoire.

MARIE MICHELET

Marseille et l'Arménie : quand l'histoire survit grâce à la culture

À Marseille, carrefour de différentes croyances, cultures et sacrés, l'histoire de l'Arménie se lie à celle de la ville. Dès le XVI^e siècle, les marchands venus de cette terre orientale lointaine viennent échanger de la soie dans la cité phocéenne. Richelieu, le cardinal de Louis XIII, encourage lui-même leur trafic et installation « *dans les ports et havres de Provence* »* car ils constituent de précieux intermédiaires entre l'Orient et l'Occident. Mais c'est surtout à partir des années 1920 qu'arrivent en nombre ceux qui constitueront bientôt la « *communauté arménienne de Marseille* ». Quelques années plus tôt, pendant la première guerre mondiale, le gouvernement turc, allié de l'Allemagne, vise la minorité chrétienne arménienne vivant dans son Empire, suspecte de sympathie pour la Russie et les alliés

occidentaux. Ces massacres aboutissent à un génocide, suivi du renoncement des puissances occidentales à soutenir la naissante République arménienne. En conséquence, des diasporas massives se mettent en place, et Marseille se fait la porte d'entrée française de ce peuple, chargé de bagages et de traditions. Les quais de la Joliette, que Thierry Fabre qualifiera d'Ellis Island méditerranéenne, reçoivent des centaines de milliers de réfugiés arméniens, de passage pour certains, mais dont la plupart s'installeront rapidement dans les quartiers en périphérie de la ville : Saint-Loup, Saint-Antoine ou Beaumont. Aujourd'hui, la communauté arménienne de Marseille compte environ 70 000 personnes. Différentes organisations se mobilisent pour préserver sa culture et favoriser l'intégration sociale

des nouvelles générations. La **Jeunesse arménienne de France (JAF)**, une des plus grosses associations en France promouvant la culture arménienne, a implanté son principal centre culturel à Marseille. Elle fait de la culture la pierre angulaire du rassemblement de la communauté. Danse et musique vont de pair avec une mobilisation active en faveur de la reconnaissance et de la commémoration du génocide, ainsi que celle du Haut-Karabakh (l'Artsakh). La culture est alors indissociable de l'action politique, et ce socle commun est celui d'un peuple qui crée constamment sa propre histoire.

EVA COHEN

* Ordonnance du Cardinal de Richelieu du 24 juin 1635 permettant aux arméniens de France de commercer

Des concerts pour abattre les frontières

Sacrée, profane, populaire ou savante, la musique est à la fois un moment de rupture et de continuité de notre quotidien et de notre histoire. Cette 28^e édition des *Rencontres d'Averroës* invite à un nouveau voyage musical, festif mais aussi spirituel, à travers la cité phocéenne. Placées sous le signe du mélange, de la fusion, de la réunion, les propositions viennent renforcer les liens qui unissent les deux rives de la Méditerranée et les peuples qui la sillonnent

« *Un peuple sans musique serait un peuple sans âme* »



Orpheus XXI © Roxanne Gauthier

Orphée, figure centrale de la mythologie, avait reçu du dieu Apollon une lyre lui donnant le pouvoir de charmer les ténèbres les plus sombres grâce à son chant et à sa poésie divine. Ce symbole se trouve au cœur d'**Orpheus XXI**, projet musical international d'envergure mené par le talentueux gambiste et chef d'orchestre **Jordi Savall**. Soucieux de combattre les injustices grâce à la musique, il fonde cet orchestre atypique pour replacer l'humain au centre des préoccupations. Dépassant les frontières physiques et linguistiques, il est conduit à Marseille par **Waed Bouhassoun**, oudiste syrienne. Il réunit des musiciens pro-

fessionnels réfugiés, originaires de différentes régions du monde, dans le but de favoriser leur intégration en Europe et de transmettre leur culture. À une époque où certains peuples sont privés de ce langage, Orpheus XXI symbolise un message crucial d'union et d'apaisement. Se jouant des contrastes, les instrumentistes kurdes, palestiniens ou turcs feront résonner leurs répertoires traditionnels entre les murs de l'Abbaye Saint-Victor. Très engagé, Jordi Savall voit dans la musique un rôle diplomatique permettant de réunir des cultures que tout semble opposer parfois. Originaire de Catalogne, il fait très tôt le

constat que l'histoire d'une civilisation ayant mêlé des peuples arabes, juifs ou chrétiens peut, et même doit, se raconter à travers la musique pour ne pas être oubliée.

Vendredi 19 novembre, 20h30
Abbaye Saint-Victor

Tarifs* normal 20€ / réduit 15€
(* hors frais de commission)

Un mariage improvisé

Qui aurait cru que le compositeur baroque Jean-Sébastien Bach et le mythique saxophoniste de jazz John Coltrane partageraient autant de points communs ? C'est pourtant ce que nous démontrera avec virtuosité le saxophoniste et directeur du Conservatoire National à Rayonnement Régional de Marseille **Raphaël Imbert**. À travers ce projet, sobrement intitulé *Bach-Coltrane* (zig-zag territoires ZZT, 2008), le musicien s'accompagne de ses trois partenaires : **André Rossi**, organiste du conservatoire marseillais et **Jean-Luc Di Fraya**, percussionniste et chanteur -tous deux déjà sollicités sur l'enregistrement de 2008-, ainsi que **Pierre Fenichel** à la contrebasse.

La « French Touch transmaghrébine » au service de la fête

Passant du sacré au profane, c'est cette fois la salle de concert marseillaise Le Moulin qui accueillera un mélange audacieux et cosmopolite de musiques africaines et maghrébines saupoudrées de sonorités rock aux rythmes endiablés. Promettant une soirée immanquablement festive, l'**Orchestre National de Barbès** est un irrésistible patchwork multiculturel et vivant. L'énergie est peut-être le terme qui qualifie le mieux ce que transmet ce groupe mythique. Après deux décennies de tournée, réalisant plus d'un millier de concerts à travers l'Europe, c'est en compagnie du public des *Rencontres d'Averroès* que cet infatigable groupe aux influences éclectiques célébrera son 25^e anniversaire. Jazz, chaâbi, rock, chanson française, raï, salsa, musique kabyle



Orchestre National de Barbès © Ali Mobarek

ou encore gnawa, tous ces styles cohabitent avec harmonie et chaleur, réunissant cultures et générations autour d'un moment de fête et de partage.

Samedi 20 novembre, 20h30
Le Moulin

Tarifs* normal 22€ / réduit 15€
(* hors frais de commission)

à la croisée des styles

Ils nous montrent tout le potentiel d'improvisation ouvert par l'œuvre de Bach et à quel point John Coltrane possédait l'étoffe d'un grand compositeur. Balayant du revers de la main les apparentes contradictions entre ces deux genres musicaux et surtout la hiérarchie entre musique « savante » et « populaire », Raphaël Imbert réussit avec brio ce pari et propose un moment hors du temps où contrepoint et envolées lyriques se marient à la perfection avec improvisations et variations modales. Si l'on se penche un peu plus sur le cas de ce saxophoniste, ce mélange n'est pas si étonnant. S'intéressant à la dimension spirituelle de la musique, il a observé que de nombreux et illustres jazzmen



BACH-COLTRANE © Muriel Despiau

utilisaient la musique comme lieu de l'expression de leur foi religieuse. Cet aspect peu intuitif et pourtant central du jazz montre bien que les frontières entre les époques et les genres musicaux ont toujours été bien plus poreuses qu'il n'y paraît...

Dimanche 21 novembre, 16h
Conservatoire Pierre Barbizet

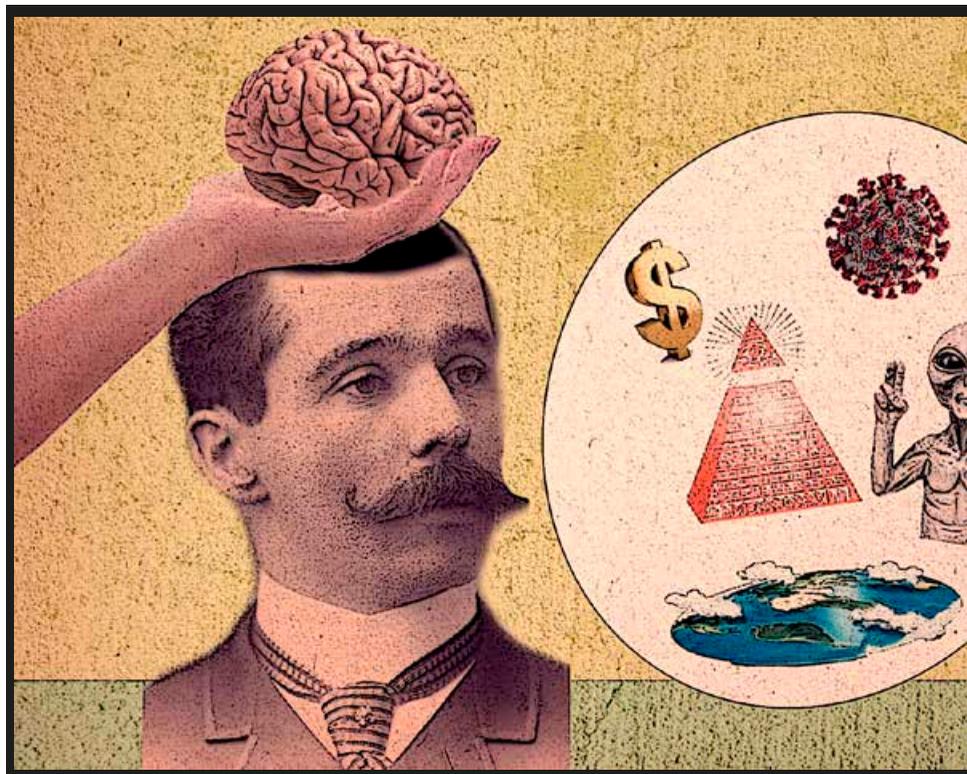
Tarifs* normal 15€ / réduit 10€
(* hors frais de commission)

La vérité sur la post-vérité

La post-vérité bouleverse aujourd'hui les notions de croyance et de vérité. Elle soulève toutefois des questions importantes, sociales et systémiques sur ce que nous sommes et ce à quoi nous adhérons

Parmi les acteurs qui ont contribué à ériger le terme « post-vérité » pour qualifier l'ère dans laquelle nous évoluons aujourd'hui, il y a Donald Trump. Entre 2015 et 2016, l'utilisation du terme a augmenté de 2000%. En cause le Brexit, mais surtout l'élection du nouveau président des États-Unis, qui n'a pas lésiné sur l'utilisation d'« *alternative facts* » lors de sa campagne (du nombre de personnes présentes lors de son investiture en passant par le rôle de la Chine dans le réchauffement climatique, le *Washington Post* a calculé que 70% des déclarations de Trump déformaient la réalité ou étaient fondées sur du pur mensonge). Un exemple qui illustre que la ligne entre mensonge et vérité peut être impunément brouillée, peu importe la position de la personne qui s'exprime. La post-vérité, c'est donc cela : la conviction qu'une idée est vraie, surtout si elle mobilise les émotions d'un auditoire, même si l'évidence du contraire est appuyée par des faits vérifiables. Et ce qui est problématique n'est pas tant le mensonge en lui-même que l'absence de réaction qu'il suscite.

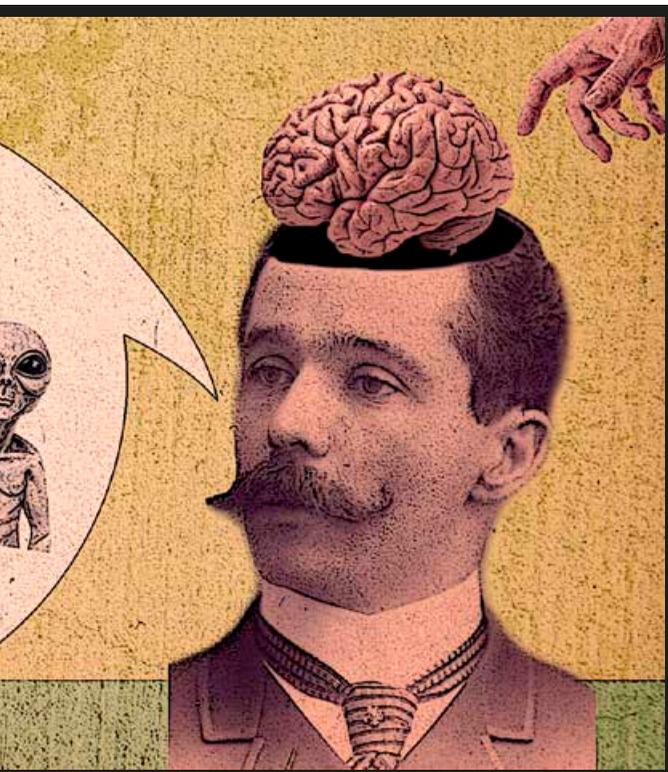
Mais problématique pourquoi et pour qui ? Si elle est indissociable du développement du monde numérique et du web, que dit la post-vérité sur nous-mêmes, comme sur la société réelle dans laquelle nous évoluons ?



Pour **Pierre Rosanvallon**, la post-vérité trouble la démocratie actuelle : la distinction entre savoir et opinion est abaissée et la complexification du monde pousse les individus à vouloir reprendre le contrôle de celui-ci en développant des contre-vérités. Or, pour l'historien, cette dernière idée porte un enjeu social fort et nous permet de faire état de la division profonde de nos sociétés. Si aujourd'hui le savoir est détenu par une certaine classe sociale, porter de nouvelles croyances peut constituer une manière de s'affirmer en opposition avec l'élite dirigeante. « *On refuse la connais-*

sance, non en tant que connaissance, mais parce qu'elle est de plus en plus considérée comme l'apanage de groupes sociaux et d'intérêt » juge le professeur. C'est dans cette optique que « *le monde des convictions et des croyances peut devenir plus important que la vérité, en redonnant de façon paradoxale une forme de dignité à des gens qui en sont souvent privés par ailleurs* ». La post-vérité trouverait donc ses racines dans les fractures sociales qui existent aujourd'hui entre un peuple et des élites.

Mais pour d'autres au contraire, la solution est ailleurs, individuelle davantage



© TnK1PrdZ

que systémique. À l'image du sociologue **Gérald Bronner**, qui préfère parler de « *démocratie des crédules* » plutôt que de post-vérité puisque l'Homme est un « *être de croyance à la rationalité limitée* ». Une pensée que plusieurs travaux de psychologie sociale viennent corroborer. **Ellen Langer**, chercheuse à Harvard, parle dès 1978 d'économie cognitive pour décrire comment l'effort que demande le traitement d'une information est parfois abandonné au profit « *d'une torpeur légère* ». Dans un environnement surchargé d'informations, il est plus facile de se soustraire de notre rôle permanent de juge que de faire l'effort intellectuel de questionner ce à quoi nous sommes exposés.

Dès lors, à chacun sa post-vérité ?

EVA COHEN

Irak 2003 : date de naissance de la post-vérité ?

Fin 2016, le dictionnaire d'Oxford choisit le néologisme « *post-truth* » comme mot de l'année. Ce choix intervient au terme d'une année marquée par l'entrée de **Donald Trump** à la Maison Blanche et le vote de la sortie du Royaume-Uni de l'Union Européenne. La post-vérité, en français, semble donc le terme parfait pour caractériser notre époque où les discours politiques péremptaires et mensongers l'emportent sur les faits. Mais si la post-vérité n'a fait son apparition que récemment dans les dictionnaires, il faut, pour en comprendre la véritable genèse, remonter bien avant. Le 5 février 2003, le secrétaire d'État américain Colin Powell présente devant le Conseil de sécurité des Nations unies une fiole d'anthrax fournie par les services de renseignements et qui attesterait de la production d'armes de destruction massive par l'Irak. Face à lui, les inspecteurs de l'ONU indiquent n'avoir trouvé aucune preuve permettant de corroborer les déclarations américaines. C'est donc sans l'aval de l'ONU et sans tenir compte de l'opposition d'une partie de la communauté internationale que les États-Unis lancent l'opération « *Liberté pour l'Irak* », le 20 mars 2003. Dès février 2004, le Congrès américain fait pression pour la création d'une commission d'enquête sur d'éventuelles erreurs dans le dossier des armes de destruction massive. Alors que des doutes sont émis sur l'authenticité des faits un an seulement après le début de l'opération, la guerre durera quant à elle jusqu'en 2011, date du retrait des dernières troupes américaines du pays. Cas d'école en matière de post-vérité, le dossier américain ouvre une ère où les réalités politiques sont déterminées par la charge émotionnelle et anxiogène qu'on peut leur insuffler plutôt que par la vérité des faits. La notion même de vérité devient alors caduque si elle relève seulement d'une affaire d'affabulations, en témoigne l'absence de répercussions pour les dirigeants étatsuniens.

CLAIRE FRENTZ

50 nuances de vrai

La recherche de la vérité occupe les hommes depuis la nuit des temps, c'est d'ailleurs une des raisons d'être de la philosophie. Au sens commun, elle est la concordance entre la réalité et l'homme qui la pense. Face aux doutes d'aujourd'hui et à la place grandissante des notions de complotisme, de faits alternatifs et de post-vérité, on s'interroge : la notion de vérité existe-t-elle encore ? Et surtout, peut-on encore y croire ?

Vérités officielles, mensonges d'État... tous pourris ?

Au Liban, plus d'un an après l'explosion de plusieurs tonnes de nitrate d'ammonium sur le port de Beyrouth, le peuple descend toujours dans la rue pour réclamer justice et vérité sur la responsabilité des autorités dans cette catastrophe. **Hyam Yared**, poétesse et romancière libanaise, y était. Dans un récit publié dans *l'Express*, elle raconte que là-bas « *il n'y a de consensuel que la corruption, le mensonge et une entente tacite de ne jamais lever le voile sur une vérité qui impliquerait à tout un cartel de se mouiller en même temps* ». Tandis que l'enquête stagne, le peuple et la vérité attendent.

En France aussi les « vérités officielles » dérangent, et les accusations de mensonges d'État fusent. Ni les changements de discours sur l'utilité des masques, ni la récente condamnation d'un chef d'État ne sont passés inaperçus. La question de la vérité ne peut pas être détachée de celle de la confiance entre les hommes, particulièrement de celle que le peuple

porte aux détenteurs du pouvoir. Le mensonge en politique et les théories du complot ne datent pas d'hier. Pour autant, faut-il nécessairement observer ces deux phénomènes en les opposant l'un à l'autre ? Ne faudrait-il pas plutôt distinguer plusieurs degrés de vérité ? À l'heure où **Donald Trump** et **Jair Bolsonaro** proposent thèses complotistes et « faits alternatifs » depuis les plus hauts échelons du pouvoir, les choses semblent effectivement bien plus complexes.

Complots : démêler le vrai du faux

Définir le complotisme semble aussi ardu qu'il existe de théories rattachées à ce phénomène. Pour **Sylvie Taussig**, celui-ci « *se persuade qu'un plan maléfique serait organisé en vue d'usurper le pouvoir ou de poursuivre des intérêts cachés* » (*Le système du complotisme*, Bouquins, 2021). Pour la chercheuse spécialiste de l'histoire de la pensée, les complotistes iraient au-delà des questionnements légitimes et nécessaires à nos démocraties en faisant valoir un doute « *systématique, hyperbolique,*

de principe ». Bien que les adeptes du complotisme se voient comme une minorité clairvoyante opposée à une masse noyée dans le mensonge, la vérité dont ils affirment être les seuls détenteurs n'est pas nécessairement le plus important dans leur système. Selon l'autrice, « *Le complotiste ne vous dira jamais la vérité avec un grand V. Ce qui compte c'est le doute comme système, c'est qu'il existe une Vérité en dehors des raisonnements humains, c'est de défaire la confiance dans les autorités de ce bas monde nécessairement corrompues ; et qu'il se sache possesseur du secret* ».

Aux côtés du complotisme sont apparues deux nouvelles notions, plus nuancées, marquant pour certains l'ouverture d'une véritable « crise de la vérité ». La notion de « post-vérité » d'abord, qui désigne une situation dans laquelle l'émotion et les croyances personnelles ont davantage d'influence sur l'opinion publique que les faits objectifs, suivie de celle de « faits alternatifs » qui correspond à une proposition en désaccord avec les faits.

3^e Table ronde : Croire en la vérité ?

Les sociétés à l'épreuve des certitudes et du doute. Au-delà du nihilisme et de la post-vérité, quoi ?

Samedi 20 novembre, 15h Théâtre de la Criée

Animée par **Marie-France Chatin**

Avec **Emmanuel Alloa, Abdennour Bidar, Sylvie Taussig, Hyam Yared**

Croire en la liberté de s'exprimer sur la liberté d'expression

Deux semaines après l'assassinat de **Samuel Paty** le 16 octobre 2020, le sociologue et démographe **François Héran** publiait sur le site *La Vie des idées* une « *Lettre aux professeurs sur la liberté d'expression* », qu'il développera ensuite dans un essai paru en mars 2021 (*La Découverte*). En désacralisant l'absolu de la liberté d'expression, celui-ci ouvre le débat de cette dernière table ronde, « *Croire en la liberté ?* »

Dans cette lettre vous incitez les professeurs à enseigner la liberté d'expression à travers les textes historiques. Qu'est-ce qui a motivé ce choix ?

Je crois que l'on vit avec des idées un peu simplifiées, et c'est normal. Je pensais donc que c'était utile de rappeler au fond comment au cours de l'Histoire ont été énoncées et consacrées les différentes libertés. Quand on regarde comment les conventionnels Français ont abordé la question des libertés pendant les journées du 23 et 24 août 1789, on remarque qu'ils se heurtent très vite au problème des limites de ces libertés. Car si on consacre une liberté, elle ne peut pas être illimitée. Jamais les libertés de croyances, d'expression, de la presse, n'ont été absolues. C'est pour ça que l'idée actuelle que la liberté d'expression est illimitée n'a jamais été conforme à notre Histoire.

Vous citez notamment en exemple dans votre ouvrage la sacralisation de certaines caricatures de Charlie Hebdo ?

Je me suis intéressé à la caricature de **Coco**, montrant **Mahomet** prosterné en

position de prière totalement nu avec une goutte de sperme. Ce qui est intéressant c'est que l'on dit que c'est une critique de l'islam et non une critique des croyants. Mais regardez le dessin, il consiste à réduire la croyance à un corps soumis en position sexuelle, à ramener la croyance à une personne, et la personne à un objet. Donc

l'idée que l'on peut critiquer les croyances en laissant les croyants hors de cause est absurde et complètement contredite par ce cas précis. Coco s'est exprimée en disant « *dans ce dessin, j'ai fait un usage absolu de la liberté d'expression* ». Mais cela se fait sur le dos des musulmans et c'est là que c'est problématique. Ce n'est pas facile de



François Héran © X-DR

4^e table ronde : Croire en la liberté ?

Les sociétés à l'épreuve du vide et de l'inespéré. Par-delà les effondrements, quel avenir se dessine ?

Dimanche 21 novembre, 11h Théâtre de la Criée

Animée par **Thierry Fabre**

Avec **Karima Dirèche, Safaa Fathy, Samia Henni, François Héran**

tracer la limite entre un navet et un chef-d'œuvre, mais ce n'est pas parce que cette limite est difficile à tracer qu'elle n'existe pas. C'est une affaire de discernement, la liberté d'expression ne dispense pas de regarder tous les niveaux d'expression.

Votre lettre a comptabilisé plus de 200 000 lecteurs. Quels sont les retours qui vous ont été faits sur ce sujet aussi sensible que clivant ?

J'ai reçu beaucoup de courriers de gens soulagés qui disaient « *enfin une voix qui nous permet de nous exprimer avec des éléments solides sur la question* ». J'ai aussi reçu quelques menaces de mort de personnes qui pensent que j'ai tué Samuel Paty pour la seconde fois. Les plus acharnés, je dirais, sont vraiment les adeptes d'un républicanisme pur et dur qui ne peuvent pas imaginer que l'on puisse discuter librement de

leur sujet. Ils ont une version de la laïcité et de la République et une seule.

Pourquoi ces attaques ?

Ils ont décidé que Samuel Paty était un martyr de la liberté d'expression absolue. Moi j'ai la faiblesse de penser que non. Il a montré les caricatures pendant quelques secondes et était lui-même très embarrassé vis-à-vis de cette affaire, donc je crois que respecter Samuel Paty c'est aussi comprendre la nature de son embarras. Je me méfie de tous les absolus. Il y a la liberté d'expression mais aussi des niveaux d'expression et ceux-ci ne sont pas acceptables au même degré. Je pense que sur la liberté d'expression nous devons garder notre liberté d'examen.

ANAËLLE HEDOUIN

Cancel culture : sommes-nous encore libres de débattre ?

La cancel culture, ou culture de l'effacement, pose la question de la censure à l'ère numérique. Dictature de l'opinion des minorités pour certains, elle relève pour d'autres d'un désir de justice sociale. Venue des sphères militantes de la gauche américaine, elle consiste à traquer des discriminations et à « supprimer » certaines personnalités publiques accusées de méfaits. Par des mobilisations sociales, du boycott, voire du cyberharcèlement, la carrière et / ou l'œuvre d'un individu peut se retrouver compromise. Une ostracisation 2.0 qu'illustre notamment l'annulation des représentations des *Suppliants* d'Eschyle mises en scène à La Sorbonne en mars 2019 par **Philippe Brunet**, pour des accusations de « blackface »* par des associations antiracistes. Revendiquée par ses partisans comme de l'activisme en faveur des minori-

tés, la cancel culture permet selon eux d'« éveiller » les consciences en rendant visibles les violences racistes, sexistes ou à l'égard des LGBTQ+. Accélééré par la montée en puissance des réseaux sociaux, ce mouvement souligne des questions culturelles et éthiques clivantes. Doit-on censurer Picasso, peintre de renom et misogyne reconnu ? Doit-on déboulonner les statues de Colbert, célèbre ministre de Louis XIV associé à l'expansion économique de la France, mais aussi à l'élaboration du Code Noir encadrant l'esclavage dans les colonies ?

En juillet 2020, une tribune signée par 150 personnalités (dont la romancière **J. K. Rowling**, elle-même ciblée par la cancel culture en 2020 pour des

propos transphobes) témoigne de l'inquiétude autour de ce phénomène. Pour ses détracteurs, la censure, d'où qu'elle vienne, est éminemment libéricide et s'apparenterait à une tyrannie de la minorité. Toutefois, si l'idéologie de la cancel culture conduit à des dérives, elle a tout de même permis à des centaines de milliers de témoignages de discrimination d'être entendus. Une libération de la parole sans précédent que soulignent #MeToo ou Black Lives Matter. Et si, en fin de compte, moins de liberté c'était plus de liberté ?

* pratique consistant à grimer des personnes blanches en personnes noires

ANAËLLE HÉDOUIN





FORUM FRANCO- ALLEMAND DE LA MÉDITERRANÉE

.4^e édition

24 et 25 NOVEMBRE 2021

. Sciences Po Aix

26 NOVEMBRE 2021

. IMÉRA MARSEILLE

10 ans après les
révolutions arabes :
hypothèse ou hypothèque
démocratique ?

Programme complet sur
www.sciencespo-aix.fr



Deutscher Akademischer Austauschdienst
German Academic Exchange Service



Consulat Général
de la République fédérale d'Allemagne
Marseille



Abonnez-vous !

NOUVEAUX TARIFS

Abonnement annuel de soutien

◆ Magazine + site premium

60€

Abonnement annuel numérique

◆ accès au site premium - pas de version papier

24€

Abonnement annuel

◆ Magazine + site premium

52€

Abonnement pour 6 mois numérique

◆ accès au site premium - pas de version papier

12€

Abonnement annuel à tarif préférentiel

La Marseillaise & MGEN
(sur présentation d'un justificatif)

45€

◆ Magazine + site premium

Abonnement découverte pour 1 mois numérique

◆ accès au site premium - pas de version papier

5€

Abonnement annuel réduit

pour bénéficiaires de minima sociaux,
chômeurs, intermittents du spectacle,
artistes-auteurs, journalistes et étudiants
(sur présentation d'un justificatif)

40€

◆ Magazine + site premium

Nos formules sont payables par chèque, virement,
carte bancaire ou via HelloAsso (paiement sécurisé)

- Abonnements multiples
- Parrainage
- Adhésion de soutien
- Abonnés en cours

contact :
com.zibeline@gmail.com
07 67 19 15 54

BULLETIN D'ABONNEMENT

Prénom et nom :

.....

Adresse postale :

.....

Adresse électronique (en lettres capitales) :

.....

Téléphone :

Profession et centres d'intérêt :

(Facultatif. Cette information nous est utile pour mieux connaître, et donc mieux satisfaire, notre lectorat.)

.....

.....

Choix d'abonnement : (Encercler la formule choisie)

60€ 52€ 45€ 40€ 24€ 12€ 5€

Détachez ce bulletin d'abonnement et envoyez-le, accompagné de votre règlement à : **Zibeline / BP 90 007 / 13201 Marseille Cedex 01.**

Vous pouvez également vous abonner directement en ligne sur notre site journalzibeline.fr

Sacrées Croyances !

Les monothéismes face aux interprétations des Livres

La 28^e édition des Rencontres d'Averroès s'est ouverte le 19 novembre sur l'épineuse définition de l'objet du sacré. Les intervenants de la première table ronde se sont réunis pour questionner la signification de « Croire en l'Un ? ». Face aux multiples interprétations des textes sacrés, l'avenir des religions demeure une interrogation

Le Grand Théâtre de la Criée fait salle comble pour cette première journée. Le directeur et créateur des rencontres, **Thierry Fabre**, annonce d'entrée de jeu l'ambition de ces rencontres : « *faire longuement rêver ceux qui ordinairement n'ont pas de songes, et plonger dans l'actualité ceux dans l'esprit desquels prévalent les jeux perdus du sommeil* » pour reprendre les mots de René Char dans *Note sur le maquis*. Pour répondre à ce défi, **Jean-Christophe Ploquin** de La Croix, animateur de la réunion, est entouré de **Katell Berthelot**, **Hela Ouardi**, **Frédéric Boyer** et **Guillaume Dye**.

La place accordée au Dieu Un
Jean-Christophe Ploquin mesure la tâche qui leur incombe, traiter du dieu Un avec « un U majuscule, écrasant à la

mesure d'une vision du divin en un seul être ». Une des clés de compréhension de ces monothéismes étant le rapport essentiel entre la foi et son texte fondateur. C'est cependant ce rapport central que les intervenants interrogent et que Jean-Christophe Ploquin résume : « *sont-ce les textes qui nous parlent ou nous qui les faisons parler ?* »

Il faut alors interroger la genèse de ces grands textes. Katell Berthelot débute par le plus ancien des monothéismes : le judaïsme. Elle souligne qu'il n'y a pas de rupture nette entre polythéisme et monothéisme. Le judaïsme s'étant peu à peu mué d'une croyance en des divinités multiples en une « monolâtrie », c'est-à-dire le fait de croire en une divinité unique, celle d'Israël mais qui ne niait pas celles des autres. C'est

seulement plus tard que se fera la critique des « idolâtries » caractérisant les croyances non juives.

L'islam est ainsi peut-être la seule religion qui, quand elle naît au VIII^e siècle, inscrit directement son propos dans l'existence d'un dieu unique créateur. En réponse à une question sur l'apparition historique de l'islam, Hela Ouardi affirme que contrairement à ce que l'on croit, il y avait déjà une diversité religieuse à la Mecque ainsi qu'une multitude de prophètes à l'époque car toute la péninsule était dans une « attente messianique », celle d'un prophète censé annoncer la fin des temps. L'islam se situe alors à la fois dans ce rapport de continuité et de rupture avec les deux monothéismes précédents.

Rencontres d'Averroès
Croyances et sacrés
entre Europe et Méditerranée

Compte rendu du 19 novembre 2021



sciencespo.aix



Lumière tamisée, public silencieux, les premières notes de târ, luth à cordes pincées tout droit venu de Perse, donnent un ton très solennel à la représentation. Le regard vers le sol, écoutant respectueusement leur camarade, les autres musiciens attendent patiemment leur tour pour participer. Racontant l'histoire de la naissance d'Abraham, père du peuple juif, ce premier chant traditionnel séfaraïde, intitulé « *El Rey Nimrod* » (« *le Roi Nimrod* ») résonne à travers les murs de l'abbaye et les discussions de la première table ronde des Rencontres d'Averroès.

Petit à petit, les instrumentistes s'incorporent au morceau. Les percussions de **Neset Kutas** insufflent un rythme d'abord calme, puis de plus en plus entraîné au chant. L'harmonie composite et les variations chromatiques viennent caresser les oreilles du public nettement plus habitué aux cadences parfaites qu'aux gammes orientales constituées de quarts de tons et de frottements. S'ajoute à cela le qânûn, cousin éloigné de la harpe dont les sonorités sont sublimes par la dextérité du musicien **Georgi Dimitrov**. Retenant sa respiration, le public ne lâche pas la scène des oreilles.

C'est sur les premières notes que l'on entend les voix imposantes et puissantes d'**Abo Gabi**, chanteur syro-palestinien, et **Ibrahim Keivo**. Ce chanteur descendant d'une famille arménienne s'accompagne de son buzuk, luth à manche long fretté aux origines hellénistiques, qu'il ne quitte pas un instant et dont il fait un accessoire aussi bien de musique que de danse.

« La rose fleurit au
mois de mai,
Mon âme s'obscurcit,
elle souffre d'amour,
Elle souffre d'amour »

C'est sur une tonalité mineure que Waed Bouhassoun, le visage grave, entonne un spleen empreint de mélancolie qui émeut l'assemblée. Certainement l'une des plus célèbres romances sépharades, ayant traversé la

Turquie jusqu'à Jérusalem en passant par la Grèce, « *La rosa enfiorece* » est traditionnellement chantée par des femmes. L'interprétation de Waed Bouhassoun ne laisse personne indifférent, que ce soit sur la scène ou sur les bancs où se serre le public.

La véritable force de la formation réside dans sa capacité à faire ressentir à son audience un large panel d'émotions. De la mélancolie touchante on passe rapidement à des chants bouillonnants d'énergie. Dans le public, on distingue des pieds qui battent une mesure discrète, des mains jointes qui suivent le rythme de la musique. La danse d'Ibrahim Keivo finit de galvaniser le public jusqu'au moment fédérateur où Waed Bouhassoun invite les spectateurs à se joindre au groupe en chantant le refrain du dernier titre « *'Al maya, 'Al maya* », chanson traditionnelle syrienne que le chœur reprendra avec entrain.

Waed Bouhassoun est aussi celle qui livre le mot de fin, comme hommage à ce groupe qu'elle tient pour une deuxième famille. Elle évoque l'importance de ce projet, qui permet de créer une harmonie autour de cultures ayant en commun leur proximité avec la Méditerranée. Selon elle, on « *arrive toujours à faire quelque chose de beau avec la musique* » et ceci est particulièrement essentiel aujourd'hui, lorsque nous portons ce

« *besoin d'être ensemble* ». L'assemblée quitte les lieux en un groupe uni par l'expérience.

C'est un public conquis par l'énergie et le message véhiculé par la troupe hétéroclite qui sort dans le brouhaha jovial de l'abbaye. Sur le départ, des spectateurs nous offrent le ressenti de leur soirée. Une jeune femme évoque une musique « *sublime* », « *très touchante* », qui « *a apporté beaucoup de joie, de beauté* ». A ses côtés, un homme ajoute « *je ne suis pas croyant, mais là je crois en quelque chose* ». Une femme remercie chaleureusement le chanteur, et évoque l'espoir et le courage porté par ce groupe. Pour elle, cet ensemble est porteur d'une force puissante, qui transforme la détresse des migrants en un cri du cœur, une mélodie du lointain qui mérite d'être entendue.

CAMILLE BUONANNO & MARIE MICHELET





© Marie Michalet

Les textes en question

Jean-Christophe Ploquin oriente ensuite la discussion sur le processus historique de constitution de ces corpus bibliques, issus d'abord de la tradition orale et aujourd'hui vus comme sacrés.

Pour Katell Berthelot, les bibles sont à considérer comme des bibliothèques, composées de textes écrits par des personnes différentes dans des contextes divers. Il y a eu des luttes, des négociations pour savoir ce qui ferait partie ou non du texte canonique. Frédéric Boyer acquiesce : les quatre évangiles du corpus chrétien se sont écrits sur près d'un siècle à travers des regards différents. Il y a donc un vrai intérêt à aborder ces textes dans une perspective littéraire.

Hela Ouardi dresse un parallèle avec l'islam pour lequel la fixation dans le texte s'est faite au moins deux siècles après la révélation. Guillaume Dye précise en distinguant trois moments clés dans l'élaboration des textes sacrés : celui de l'énonciation, celui de la canonisation, qui résulte d'un phénomène social et politique où l'on décide de fixer le texte et de le diffuser comme parole faisant autorité, et enfin celui où cette canonisation est acceptée par une communauté donnée.

La critique historique des textes sacrés

Guillaume Dye ouvre ensuite le débat sur la critique historique des textes sacrés : *"Les historiens étudient le texte comme un document historique afin d'éclairer sur les représentations de la société de l'époque. C'est aussi un outil qui permet de mieux comprendre le texte qui parfois, résiste encore à l'explication."* Cette méthode fut critiquée à ses débuts, au XIX^e siècle, par les plus fervents catholiques qui y voyaient un moyen de détériorer la vie spirituelle et morale. Une lecture conservatrice que partage, encore aujourd'hui, le monde musulman. Guillaume Dye l'affirme, la première critique du Coran date de 2012 et a été réalisée par des occidentaux. Ce sur quoi rebondit Hela Ouardi, affirmant qu'il existe aujourd'hui une liberté de critique historique du Coran quasiment inexistante dans le monde musulman : *"Les seuls esprits qui s'y tentent vivent à l'étranger, ou bien ne l'écrivent pas dans la langue arabe, ou alors quelqu'un leur dit "halte-là!"*. De nombreuses sources anciennes témoignent pourtant de débats du texte sacré au Moyen-Orient, mais uniquement dans les milieux élitistes et savants. Pour Hela Ouardi, la critique historique du Coran n'est pas le propre du monde musulman, lequel demeure suspicieux vis-à-vis des chercheurs occidentaux s'intéressant à la question. L'historienne elle-même affirme

avoir été critiquée pour ses études. Sa conclusion *"ce serait une révolution copernicienne si le Coran des historiens [ouvrage collectif dirigé par Guillaume Dye en 2019 aux Éditions du Cerf] était traduit en arabe"*, lui a valu les applaudissements du public. Pour elle, l'enjeu du Coran est à la fois *"un enjeu d'écriture et de lecture"*.

La parole au public

Cette année encore, le public était au rendez-vous. Parmi les nombreuses questions posées aux intervenants, se trouve celle de la possible cohabitation des trois monothéismes. Pour Katell Berthelot, c'est dans l'interprétation des différents textes sacrés que se joue cette cohabitation : *"La vérité historique n'est pas forcément la seule vérité du texte"*. Ce que confirme Guillaume Dye en soulignant que le croyant ne lit pas un texte de la même manière qu'un historien. Le religieux y porte de l'affect, une *"zone de croyance personnelle"* qui constitue elle aussi une vérité légitime. Le travail de l'historien est d'y apporter de la raison : *"Ce travail de mise à distance est aussi important et salutaire ; et plus qu'utile pour concevoir le vivre ensemble."*

CLAIRE FRENTZ & ANAËLLE HEDOUIN

Cantate à la croisée des cultures

« Orpheus XXI » ouvre avec éclat et sensibilité le bal des concerts des Rencontres d'Averroës

Une foule de tout âge s'amasse devant l'Abbaye de Saint-Victor. À deux pas du Vieux Port, on est nécessairement écrasé par la puissance du sacré de ses épais murs porteurs. Pourtant, c'est une tout autre messe qui se joue en ce doux vendredi soir de novembre. **Waed Bouhassoun**, musicienne et chanteuse syrienne à la tête d'une partie du vaste « Orpheus XXI » donne ce soir une représentation de ce groupe fabuleusement éclectique. Cette assemblée de musiciens professionnels réfugiés utilisent des rythmes envoûtants d'émotion pour promouvoir la dignité humaine.

Pour **Jordi Savall**, il s'agit d'un « concert contre l'oubli » qui témoigne d'une croyance que grâce à l'engagement et l'art de tous ces musiciens, la force

de l'émotion et de la beauté de ces musiques à la fois anciennes et très actuelles, nous rendra - comme le chant d'Orphée - plus sensibles et plus généreusement solidaires. *"C'est avant tout l'échange et le vivre ensemble que célèbrent les musiciens qui utilisent leurs instruments comme porteurs d'un message et de leur culture ; culture qui a traversé les mers pour arriver jusqu'à nous"*.

Une fois les voûtes de pierre franchies, une odeur d'humidité et de bois vieilli se mêle aux couleurs chaudes des néons lumineux qui éclairent faiblement l'espace. Des nuances de violet, de rouge et d'orangé érigent une atmosphère mystique. L'événement musical est unique, mais la règle y est la même que pour tout concert à placement libre ; seuls les premiers

arrivés obtiennent le luxe de déceler les fugaces expressions faciales des artistes. Ainsi, les premiers rangs perçoivent le sourire franc de **Neset Kutas** lorsque ses percussions font trembler les murs séculaires. Les bancs du fond se contentent de la danse de la musique pour imaginer le comportement des artistes. La disposition des bancs de part et d'autre des colonnes, la scène hissée à la seule hauteur des spectateurs achève de rendre le tout difficilement perceptible par le public ; public par ailleurs privé d'un programme de salle à part entière, lui indiquant par exemple les paroles et traductions des chants entendus au fil du concert pour une meilleure réception des œuvres.

La représentation s'ouvre sur un solo de la musicienne iranienne **Sogol**



Comme chez eux

L'Orchestre National de Barbès s'est produit hier soir au Moulin pour la 2ème soirée des Rencontres d'Averroès. Une réussite pour tous ceux venus décliner l'esprit des conférences, placées sous le signe du partage et du croisement des cultures.

Après une année de creux marquée par la pandémie, et le rendez-vous manqué de l'an passé, le groupe a pu célébrer son 25ème anniversaire entouré d'un public marseillais résolument enthousiaste. C'est d'ailleurs bien moins un concert qu'une véritable invitation au voyage que l'ONB a proposé à son public, réuni hier soir dans la salle du Moulin.

Une Odyssée musicale

Le groupe, qui ne manque pourtant pas de chansons phares, a fait le pari d'ouvrir ce concert tranquillement, avec une chanson lente et invitant la foule à participer, comme pour apprivoiser ce nouveau public. Très vite accueilli par les modulations des youyous, l'ONB a ensuite gratifié Marseille d'une véritable ode au rythme de *Salam*, une des chansons mythiques de ses débuts.

Vient ensuite un solo à l'accordéon de **Mehdi Askeur**, tout en basses langoureuses, jusqu'à ce que s'y greffe sa voix joliment éraillée, et que le rythme se fasse plus entraînant. Puis les performances joyeuses de l'ONB s'enchaînent, ponctuées par les encouragements du percussion-

niste et chanteur **Kamel Tenfiche** "Marseille tu es là ? On y va, on crie s'il vous plaît !". La complicité est au rendez-vous, autant entre la scène et le public, qu'au sein des musiciens. Les instruments passent d'une main à l'autre et le tout s'enchaîne comme une chorégraphie joliment exécutée. Les masques (chirurgicaux) tombent et les cris s'élèvent. Les tubes du groupe - *Alaoui* et *Dor Biha* notamment - se succèdent, entrecoupés par des morceaux plus doux, où les harmonies et les instruments se mélangent. Le synthé double la trompette pour lui adjoindre des sonorités arabisantes. Les batterie, guitare électrique et claviers du *band* se voient rejoints par des instruments traditionnels du Maghreb tels que le guembri, les percussions bendir ou encore la derbouka. La diversité promue par l'ONB se retrouve jusqu'au cœur de sa musique : le rock cohabite avec le chaâbi et le gnawa pour former, ce qui est désormais la marque de fabrique du groupe. Les langues, elles aussi, se mêlent. Au milieu du show, la chanteuse **Narimène Bey** rejoint la scène, pour proposer une interprétation au timbre raï de deux chansons italiennes - les presqu'hymnes *Bella*

Ciao et *Parla Piu Piano* - et pousse sa voix jusqu'à un contre-ut vibré se muant à son tour en youyou. Pour le morceau *Méditerranée*, le trompettiste s'empare à son tour du micro, en français pour commencer, suivi de couplets en arabe chantés par d'autres membres. Et alors dans la fosse, on retrouve la *mare nostrum*, cette vague humaine où la houle est mélodieuse.

Un renouveau satisfaisant

Pour la première fois, les soirées d'Averroès sont sorties des murs de la Criée. Un véritable saut dans l'inconnu pour les habitués de ces parenthèses musicales, qui ont pu découvrir de nouveaux espaces culturels de la ville à l'image du Moulin dans le 13e arrondissement. Les sièges carmin rembourrés de la grande salle du théâtre ont fait place à un cube minimaliste et bétonné, où l'on se tient debout, et on occupe l'espace de danses et de chants. Une bouffée d'air frais, bienvenue entre deux tables rondes. Car l'ouverture est aussi celle du public : les catégories d'âge se mélangent, et les jeunes répondent présent en nombre. Une mixité réussie sur tous les points, à l'exception peut-être de la parité au sein de l'ONB lui-même, où 25 ans d'existence n'ont pas amené d'éléments féminins dans ce groupe qui s'est plusieurs fois recomposé. Forts d'une complicité évidente avec leur public, les membres de l'Orchestre ont créé des ponts, entre Paris et Marseille, entre Barbès et Saint-Just, entre ici et ailleurs et ont fait danser tous les mondes. On pourrait presque les imaginer se renommer, comme le proposera Kamel Tenfiche lui-même, « Orchestre national de Marseille »...

MARION DURAND & EVA COHEN



Orchestre National de Barbès et Narimène Bey © Marie Michelet

Sacrées Croyances !

Catastrophe(s) dans l'Histoire

« *L'entrée en Histoire est comme une entrée en religion* » : c'est sur cette citation de Pierre-Vidal Naquet que la journaliste **Lucie Delaporte** a ouvert la deuxième table ronde des Rencontres, consacrée davantage aux failles de l'Histoire qu'à ses possibles

Du souvenir à la mémoire

« *À quel moment a-t-on perdu foi en l'Histoire ?* ». Une question qui résonne dans l'atmosphère encore pesante des questionnements religieux de la veille. Selon l'historien **François Hartog**, le point de vue de Pierre Vidal-Naquet est essentiel. Le Larousse écrit l'histoire avec un grand « H » : la définition de cette science humaine et sociale par le peuple français nécessite ainsi d'ériger son histoire au rang de croyance. La « *brisure* » survient avec la Shoah, qui crée un tournant dans l'écriture de l'Histoire. Elle se teinte alors d'une part d'*inabordable*. La mémoire, sa délimitation, et son importance dans une société en quête de sens devient le centre des débats. L'écrivain **Marc Nichanian** évoque le terme de génocide, « *un mot juridique inventé* » notamment sur l'exemple arménien. Le réalisateur **Eyal Sivan** partage quant à lui son opinion sur

les horizons qui nous sont offerts : « *Je pense que les victimes ont le droit à l'oubli [...] le devoir de mémoire est le devoir des bourreaux* ».

L'histoire au pluriel

Eyal Sivan évoque alors une pluralité de l'Histoire. Il s'appuie sur l'enseignement qu'il a reçu durant sa scolarité à Jérusalem. « *Au collège, raconte-t-il, nous avons deux histoires : celle du peuple juif et l'histoire générale* ». Si l'une et l'autre ne se contredisent pas en l'espèce, le cinéaste souligne avec une certaine ironie les différences de poids que prennent les événements historiques. Déconstruisant ensuite l'idée reçue selon laquelle l'outil principal du cinéaste n'est pas l'œil mais le « *cadre* », Eyal Sivan nous met face à au constat que l'Histoire est avant tout une question de point de vue. L'anthropologue et historienne **Stéphanie Latte Abdallah** souligne,

de concert avec Marc Michanian, la confrontation manifeste entre l'idée de « catastrophe » selon le point de vue israélien ou palestinien. Traduite par le terme de « *Shoah* » ou « *Nakba* » selon où l'on se place, la dimension catastrophique de l'histoire peut être perçue par différents acteurs et à différentes échelles.

La position des spécialistes de l'Histoire

De ce bilan sur la multiplicité des discours se détache la figure complexe de l'historien. S'il est un acteur essentiel de la lutte contre les interprétations fallacieuses de l'Histoire, il n'est pas pour autant un protagoniste omniscient à placer au-dessus de tout et de tous. Stéphanie Latte Abdallah sépare ici deux notions : d'un côté les émotions comme « *sujet d'histoire* », de l'autre l'émotion comme « *travail des historiens* ». Selon François Hartog,

Rencontres d'Averroès

*Croyances et sacrés
entre Europe et Méditerranée*

Compte rendu du 20 novembre 2021



sciencespo.aix

Rencontres
d'Averroès
Penser la Méditerranée
des deux rives

il ne s'agit pas non plus de trancher mais de trouver un équilibre entre ces deux entités. La mise à distance historiographique de l'affect au tournant des années 1980 était cruciale, mais en réalité ces deux notions ne s'opposent pas, elles se complètent. Pour appuyer sa thèse, l'auteur de *Confrontations avec l'histoire* évoque le mémorial berlinois de Peter Weisman. C'est dans un labyrinthe intellectuel cette fois, jalonné de savoirs et de sentiments, que l'historien doit se frayer un chemin parfois difficile, mais indispensable.

Le présentisme de l'histoire

François Hartog évoque la notion de présentisme comme représentation de notre rapport au cours du temps. Ces quarante dernières années ayant été dominées par le présent, phénomène accentué par l'avènement d'une information omnisciente. Face à un futur barré, bouché par les catastrophes climatiques à venir, le temps se joue sur le moment. Un phénomène qui s'accompagne d'une perte de responsabilité. Confrontée à l'anthropocène, l'humanité oublie qu'elle est devenue une « force géologique » à même d'infliger des stigmates durables aux couches terrestres. Elle se déconnecte alors du futur et se déleste des prévisions. Un exemple évocateur est celui du « clic » : un internaute effectuant un clic en Chine pour renflouer un stock de masque, sans percevoir que le monde entier effectue le même geste, condamne l'ensemble à ne rien recevoir du tout. Le stock, et avec lui la conception d'un après, est inexistant dans une société où tout se joue à l'instant T.

CAMILLE BUONANNO & MARIE MICHELET

© Marie Michelet



Quelle vérité pour aujourd'hui et pour demain ?

« Croire en la vérité ? » : la troisième table ronde des Rencontres questionne le doute et ses fondements

La vérité prise en otage

Hyam Yared, au sujet du Liban, ne mâche pas ses mots : elle réclame notamment le « droit à la vérité » au sujet de l'explosion du port de Beyrouth. L'auteure libanaise évoque une « prise en otage de la vérité », et cette formule trouvera écho tout au long de la table ronde. Pour le philosophe **Abdenour Bidar**, prendre en otage la vérité équivaut à « une volonté de puissance politique, idéologique ou religieuse ». Les intérêts économiques, indissociables des jeux politiques, feraient ainsi les frais de cette

rapport à la vérité s'avère aujourd'hui nécessaire. Sylvie Taussig cite Pierre Gassendi défenseur de Galilée : à une vérité imposée et absolue, le philosophe et mathématicien oppose la vérité scientifique qui, elle, est « probable ». C'est-à-dire fragile, pouvant être aussi contestable que vérifiable grâce à des expérimentations. De cette « instabilité » découlent le débat et la discussion, nécessaires au bon fonctionnement de la démocratie. Pour Emmanuel Alloa, « dès qu'on se dispute, la vérité gagne un petit pas » et Hyam Yared ne peut qu'approuver

regrettant l'habitude française de ranger les croyances dans la sphère personnelle, Hyam Yared lui répond « Le problème au Liban, c'est que la croyance est collective ». Au Liban, il semble aujourd'hui bien difficile d'espérer obtenir la vérité. Hyam Yared, elle, s'est résignée : « seuls les morts savent la vérité ». La Littérature seule permettrait de la rétablir et de « se réinventer en tant qu'entité ». À l'échelle d'un pays, aucun des deux modèles ne semble offrir de solution face aux clivages. Abdenour Bidar, spécialiste de la laïcité, refuse, contrairement à

autre recul, celui du collectif et du pluriel, se voit préconisé par l'ensemble des intervenants. Doublé d'un bon sens de l'autocritique, car « souvent, à force de diaboliser l'autre, on n'est plus conscients de la poutre qui se trouve dans notre propre œil ». Un appel concret à se questionner sur ses propres croyances et leurs conséquences.

EVA COHEN & MARION DURAND



Emmanuel Alloa © Marie Michelet



Sylvie Taussig © Marie Michelet



Hyam Yared © Marie Michelet



Abdenour Bidar © Marie Michelet

mainmise des pouvoirs sur la vérité en France, au Liban mais aussi au Pérou. La chercheuse en lettres et en philosophie **Sylvie Taussig** évoque à son tour le rapport « bouleversant de vérité » faisant la lumière sur les 20 ans de conflit armé péruvien, pourtant ignoré au profit de considérations purement économiques. **Emmanuel Alloa**, professeur de philosophie et d'esthétique, revient quant à lui sur cette idée de mainmise du pouvoir politique sur la vérité ; il évoque George Orwell pour désigner les organes de censure philippins et hongrois, déguisés en outils de lutte contre les fake news.

Doutez !

Les intervenants vont ainsi induire tour à tour, et chacun à leur manière, qu'un autre

: au Liban, c'est bien cette volonté de « se disputer pour proposer des alternatives de vérité qui permet au pays de ne pas sombrer ». Le doute et sa force critique demeurent cruciaux à l'ère de la post-vérité et des faits alternatifs. Le scepticisme ne devant pas devenir l'apanage des publics les plus obscurantistes. Abdenour Bidar le rappelle : « dans notre système politique, on a intérêt à garder cette part d'ouverture et de doute ».

Croyances et vérité

Omniprésente dans le débat, la notion de croyance a parfois vu ses frontières rejoindre celles de la vérité et de la laïcité. Si Emmanuel Alloa soulève la question du « croire » en

Emmanuel Alloa, de penser que les croyances soient réellement cantonnées à la sphère privée en France. En témoigne, selon lui, la place de l'islam au premier plan dans le débat public.

Quelle construction collective ?

Les citations d'Hannah Arendt se succéderont comme autant de rappels à des questionnements plus vastes. Jusqu'au conseil un brin paternaliste d'Abdenour Bidar à nos questions trop ciblées à son goût sur la dimension sacralisante du complotisme : « lisez les grands auteurs et frottez-vous aux questions éternelles ». Suggestion à laquelle ne seront jamais soumis les autres membres du public. Un